

Geneviève Platteau

FAMILLES BICULTURELLES EN THÉRAPIE

**Danse entre identités, appartenances
et transmissions**

Avec la participation de Tabara Sylla et Juliette Ndeye Faye

Préface de Maurizio Andolfi

Postface de Fatou Ndoye Fall

RELATIONS

é éditions **èrès**

Introduction

Pourquoi écrire ? Pour faire parler les autres en soi-même ?
Les autres privés de parole, ou pas entendus ?

Pour élaborer, conceptualiser, comprendre l'autre, se comprendre, transmettre ? Écrire est également un acte clinique, social, et peut-être aussi politique... c'est une forme d'engagement, une façon d'être « autrement » le même, une façon de se transformer soi-même, car la clinique transculturelle est révélatrice de notre intériorité, de notre sens de la psychologie, de notre idéologie.

Écrire est une façon de s'inscrire, de laisser des traces, de se prolonger malgré soi. Cette réflexion sur l'interculturalité dans l'écriture favorise des lectures alternatives à celles qui nous aliènent. L'écriture, ce sont des lettres qui s'alignent et dansent dans l'âme.

C'est un cheminement, une exploration, une navigation au long cours, une quête intérieure qui garde la plume en mouvement.

L'intérêt pour l'interculturel est-il un test de notre degré de tolérance, un test de notre sentiment d'impuissance devant l'inconnu, ou devant la perte des repères connus ? Une envie de communiquer un fonctionnement d'égalité entre les hommes et les femmes, une certaine justice, ainsi qu'une certaine liberté ? « On ne modifie pas son regard et sa pratique tout seul, mais dans une interaction constante avec les autres. Nous sommes devenus des passeurs de frontières entre des mondes et des systèmes de pensée différents » (Bouznah, Lewertowski, 2013).

Souvent, la logique de l'égalité conduit aux conflits identitaires, liés aux difficultés à vivre l'égalité et la différence. On ne

peut pas définir l'identité sans penser à qui nous référer, sans penser à ce qui nous attache aux autres, à ce qui nous sécurise, et sans penser aussi à ce qui nous différencie, nous insécurise et nous limite.

QU'ENTEND-ON PAR MIXITÉ ?

On sait que les familles fondées par des couples mixtes remettent en question la norme d'homogénéité. Généralement, la perception que les individus ont d'eux-mêmes et la manière dont ils sont perçus par les autres ne correspondent pas tout à fait ; l'héritage familial et la reproduction de la race y jouent un grand rôle. La dimension de transgression semble inhérente à la notion de mixité. Tout mariage mixte est défini comme mariage « interracial ». Dans ces mariages, il s'agit souvent d'union entre une personne immigrée et une personne de la population majoritaire. « L'étrange et le familier sont, l'un autant que l'autre, porteurs de valeurs positives pour autant qu'il s'établisse un certain équilibre entre eux » (Caillé, 2007). Il se noue dans ces rencontres un rapport étroit entre appartenances culturelles et identités individuelles. La famille initiera sa propre culture ; celle-ci est un espace particulièrement fécond pour étudier la manière dont les identités se transmettent.

« Que faire de vos identités non identiques ? Que faire de ces géographies familiales qui transgressent les frontières ? Comment me rassembler ? À qui ressembler », écrit Patricia Houéfa Grange (2023) dans *Métisse, et alors ?*.

Dans un couple mixte se tissent et s'entrecroisent les liens de filiation et d'affiliation. La filiation est une façon de s'inscrire dans l'ordre des générations familiales. L'affiliation est en quelque sorte une filiation choisie, car il s'agit de s'assimiler, d'être assimilé, d'inclure en soi ce qui, au départ, « n'appartient pas à soi », est « étranger » à soi. C'est une alliance, une association, une adhésion à un groupe, à un sous-groupe ou à une personne avec qui je perçois des affinités, des complémentarités, des familiarités, une complicité. Il est important que tout individu ou tout système assume une identité dont il se sent responsable, qu'il a construite par ses filiations et ses affiliations et qui soit respectée par les autres.

Pour cela, « il faut accepter comme positif “l'étrange” qu'apporte sa différence de culture en utilisant le “familier” » (Caillé, 2007). Le système des couples biculturels s'inscrit dans la diversité, la non-conformité, l'inhabituel, la multiculturalité, la différence. La différence est la plupart du temps visible, remarquée et provoque une vision ou une impression plus significative, interpellant l'observateur extérieur. Elle peut induire une certaine mise à distance, la méfiance, ou un rapprochement. On sait que dans tout couple il existe un processus de différenciation, mais la différence culturelle amplifie la dialectique entre appartenance et identité. Il en résulte le plus souvent que dans les couples mixtes, l'appartenance prime sur l'identité, tout en la renforçant. Dans les couples occidentaux, au contraire, l'identité, très liée aux processus d'individualisation, prime sur l'appartenance.

L'IMPACT DE LA DIVERSITÉ CULTURELLE

La culture reste un gage de notre identité propre, et chacun a tendance à la défendre comme une vérité absolue. La culture donne forme à la relation. Il ne s'agit pas dans cette rencontre avec l'étranger de gommer le métissage, en invalidant l'une ou l'autre culture, mais bien de se familiariser avec celle-ci, en se montrant curieux devant l'inconnu. Toute culture a une valeur propre, une essence, voire une âme. Il n'y a pas une culture meilleure que l'autre.

La rencontre avec les familles mixtes en consultation met en jeu les notions d'identité (individuelle et collective), d'étrangeté et d'appartenances. Cette composition dialectique peut conduire à une certaine créativité, mais elle est parfois aussi marquée par des signes de conflit interne et/ou de souffrance identitaire. Ces couples et ces familles sont à la fois représentants et moteurs des changements sociaux. Ils sont sans cesse habités par la notion de « double » – double appartenance, double loyauté, double identité, double reconnaissance. C'est à la fois une ressource qui leur fournit une ouverture et un regard plus large sur la façon de concevoir le monde, et en même temps une fragilité, dans ce tiraillement où le choix peut paraître impossible. Les partenaires du couple, dans cette

double appartenance, fonctionnent entre filiation (loyauté à sa culture, à sa famille) et affiliation (adoption de la culture de l'autre, de ses valeurs).

La différence culturelle organise la relation et suscite la curiosité. Choisir un partenaire visiblement différent peut être une recherche d'exotisme, une tentative d'échapper à l'histoire familiale, le sens d'une revanche, d'un refus, d'une protestation face à la société, un monde vécu comme limitant ou enfermant. Le choix du couple de s'allier à la différence, visible et/ou invisible, constitue un défi à tout ce qui est conforme. Chacun teste sa capacité à vivre l'altérité et sa tolérance à « l'étranger ». Le couple s'instruit réciproquement et acquiert des savoirs. Chacun doit rester vigilant car, malgré son désir de changement, il reste imprégné par d'autres habitudes, d'autres codes difficiles à abandonner ; l'arrivée d'un enfant réveille ces anciens rituels. On peut parfois alors assister à une sorte de conflit entre « matriarcat » et « patriarcat » ; les parents sont amenés à chercher des compromis, pour que chacun trouve sa place et reconnaisse celle de l'autre. Ce dialogue dans le respect de la réciprocité engendre un métissage créatif ; c'est un processus sans cesse en élaboration.

Le migrant et sa progéniture naviguent régulièrement entre anciens et nouveaux modèles, entre deuils et espoirs, entre construction et déconstruction. C'est pourquoi on peut dire que migrer est un voyage vers l'inconnu, en espérant trouver du « familier ». La migration fait partie des cycles de vie et amène de nombreuses ruptures ; migrer est une expérience adaptative qui se réitère tout au long de la vie du sujet.

La personne qui vient d'ailleurs, riche de ses appartenances et de ses références, tente de les combiner avec celles de la société d'accueil.

MONDIALISATION ET RÉVOLUTION NUMÉRIQUE

Jamais dans l'histoire de l'humanité nous n'avons connu autant de mobilités, de migrations pour vivre mieux ou échapper au pire. Ces déplacements apparaissent au moment où la communication, l'information se sont beaucoup améliorées grâce aux nouvelles technologies.

Tous ces mouvements liés à la mondialisation, ces changements de pays nous confrontent à la diversité des cultures, à la reconnaissance de l'altérité, mais aussi aux similitudes qui font sens dans notre humanité. Amin Maalouf (1998) écrit que « la mondialisation apparaît aux yeux d'un grand nombre de nos semblables non comme un formidable brassage enrichissant pour tous, mais comme une uniformisation appauvrissante, et une menace contre laquelle il faut se battre pour préserver sa propre culture, son identité et ses valeurs [...] car elle nous entraîne d'un même mouvement vers deux réalités opposées, l'une à mes yeux bienvenue, l'autre malvenue, à savoir l'universalité et l'uniformité [...] deux voies qui apparaissent mêlées, indifférenciées ».

Les nouvelles technologies permettent de rester en contact malgré l'éloignement et d'avoir le sentiment de n'être pas tout à fait « séparé » de ses proches. La notion de « racines » liées à l'attachement au pays natal tend à s'estomper tandis que le monde entier peut devenir une patrie. Cette évolution favorise l'émergence de « citoyens du monde » comme de « familles du monde » qui ne se caractérisent pas par une appartenance nationale unique, mais par des relations durables ancrées dans une ou plusieurs cultures. « Aucune société ne s'est construite autour et par l'isolement de chaque individu. Chaque époque a toujours mis en place des façons de se lier propres à ses croyances » (Fourez, 2014). En Europe, aujourd'hui, évitant une dépendance à l'appartenance, l'individu, trop centré sur lui-même, doit se construire en allant vers les autres, espérant trouver une reconnaissance, une identité, ne serait-ce que dans le regard d'autrui. Le contexte actuel nous permet ainsi de « migrer » virtuellement ou de nous éloigner en gardant le contact, ce qui auparavant était difficile.

La révolution numérique a fait son entrée dans toutes les familles et réorganise l'espace-temps de la société ; elle pénètre dans les foyers par le biais des nouvelles technologies. Elle participe à construire la mondialisation en annulant de plus en plus les barrières géographiques et culturelles. En même temps, elle provoque des fractures nouvelles, en particulier entre ceux qui sont connectés et ceux qui ne le sont pas. « Elle remet en question les hiérarchies instituées dans le rapport au

savoir et au pouvoir ; chacun peut avoir accès à l'ensemble des informations et des savoirs produits dans le monde. La révolution numérique contribue à produire un monde nouveau porteur de liens et de fractures qui transforment les relations humaines et les rapports sociaux. Cette mutation illustre les contradictions de la société ; repli sur soi et ouverture au monde, individualisme et insertion dans les réseaux multiples, accès généralisé à tous les savoirs et perte de sens » (Gaulejac, 2015). « La transculturation a souvent lieu par le biais du téléphone portable ou de l'écran de télévision. La migration n'a pas besoin d'être géographiquement réelle, elle peut être virtuelle et conduire par ce biais à la transculturalité » (Daure, Borcsa, 2023).

Paradoxalement, la révolution numérique nous rassemble, en faisant de nous tous des citoyens du monde disposant des mêmes savoirs, mais nous sépare, en privilégiant ceux qui ont accès à ce mode de communication virtuel.

QUELQUES ÉLÉMENTS POUR
PENSER LA BICULTURALITÉ

La culture, entre diversité et bien commun

La culture, « c'est ce que l'homme a inventé pour rendre le monde vivable et la mort affrontable » (Bouznah, Lewertowski, 2013). La culture relève de la conduite plus que de la nature, elle constitue une manière d'être ensemble. « Les cultures qui se fécondent mutuellement sur le sol européen sont le produit d'une différenciation vieille de plusieurs dizaines de millénaires » (Lévi-Strauss, 1952). La culture possède une fonction tiercéisante entre l'individu et le collectif. Toute culture met à la disposition de ses membres des manières d'exprimer ses souffrances, d'exprimer ses pensées, d'exprimer ses états d'âme, ses productions imaginaires...

LE CULTUREL, CIMENT DU GROUPE

En Occident, l'opération de la modernité a abouti à la sortie du religieux et des traditions et créé une société contemporaine fondée sur l'égalité et l'individualisme. L'individu contemporain européen a peu cette faculté d'« abstraction de soi », dont il se montre dépossédé, comme s'il n'en avait plus les moyens symboliques et/ou cognitifs. La culture est pourtant ce qu'il y a de commun dans un groupe d'individus, ce qui les soude, c'est-à-dire un ensemble de savoirs, de normes et de pratiques appris, transmis, produits et inventés.

Tout thérapeute travaillant dans la diversité doit pouvoir convoquer le culturel comme un élément du système pour penser la complexité des rapports humains. La culture révèle le fonctionnement du groupe dans sa structure sociale : elle se présente comme une réalité collective qui témoigne de la

philosophie propre à ce groupe. Celle-ci se traduit à travers ses croyances, ses représentations, ses valeurs, ses normes, ses codes, ses rituels, orientant et donnant sens aux conduites de chacun. « C'est un ensemble de règles tacites, de comportements inculqués dès la naissance lors du processus de socialisation précoce dans le cadre familial » (Hall, 1984).

Pour Bourdieu, il s'agit « d'une incorporation des normes et des pratiques véhiculées par les parents, les éducateurs et l'entourage [...] il en résulte d'une manière durable des réflexes, des manières d'être, de raisonner et d'agir relativement inconscients, implicites » (Sauquet, Vielajus, 2014).

Notre culture donne sens à ce que nous vivons, nous permet de comprendre le monde et de le vivre comme acceptable ; c'est aussi l'ensemble des connaissances acquises, l'ensemble des aspects intellectuels d'une civilisation.

CULTURE ET APPARTENANCE : ENTRE FILIATION ET AFFILIATION

Toute identité s'inscrit dans une double appartenance : une culture de filiation et une culture d'affiliation. La culture de filiation, culture du sang, s'impose à nous, nous marque dès notre naissance, et devient un ancrage essentiel de notre identité, qui évolue en nous, à notre insu... Elle nous possède sans que nous le sachions. La culture d'affiliation est celle à laquelle nous adhérons par choix, celle que nous intégrons dans un deuxième temps, mais à laquelle nous appartenons par adoption ; nous pouvons y être étroitement liés. Accepter une autre culture, c'est principalement accepter le changement de cadre de référence.

Philippe Caillé (2007) écrit : « Les cultures séparent les humains en répondant différemment aux mêmes questions profondes. Leurs réponses les séparent tandis que les questions auxquelles elles répondent les rassemblent. »

Dans certaines cultures, la force des valeurs traditionnelles justifie une vision conservatrice des hiérarchies sociales. Ce système peut faciliter la vie en société car il permet alors de savoir comment se comporter. Ainsi, l'autorité du chef de famille, le rapport à l'âge (donner d'abord la parole aux

anciens) sont généralisés en Afrique, en lien avec l'organisation traditionnelle. L'inégalité homme/femme est prégnante aussi, sans comparaison avec l'Europe. Dans un grand nombre de pays, une distinction traditionnelle oppose l'espace intérieur et domestique, attribué au féminin, et l'espace extérieur, attribué au masculin. L'entrée massive des femmes dans le monde du travail a entraîné une autonomie financière et des revendications à une égalité de condition. Bien souvent, la religion est le prétexte de l'inégalité de genre ; c'est ce qui se passe au Sénégal, notamment avec un Code de la famille inspiré du droit musulman.

Par ailleurs, dans ce pays, il est d'usage que les désaccords ne s'expriment pas ouvertement, en particulier en public, et les émotions doivent restées cachées. On peut parler de « culture implicite » ou de langage implicite, liés au code culturel qui régit protocoles et procédures habituels. C'est davantage le langage non verbal qui révèle le sentiment. On ne contrarie pas quelqu'un directement ; le « oui » peut être courtois, une temporisation ou un évitement. Le « non » est presque interdit, on évite de contredire, pour ne pas être dans l'affrontement. On attend le moment favorable pour reprendre le sujet, on utilise la ruse ou d'autres stratagèmes. C'est un discours de façade, conciliant, qui accorde les responsabilités à « qui de droit ».

On connaît la puissance de la tradition orale en Afrique : les Africains prennent le temps de dire, de raconter, de répéter... Dès leur enfance, leur écoute et leur observation sont importantes ; ils enregistrent, et entraînent leur mémoire ; ils deviennent des narrateurs « hors pair ». En même temps, l'usage des codes non verbaux garde toute son importance, et ceux-ci sont universellement reconnus.

N'oublions pas que les cultures ne sont pas statiques, elles sont en évolution permanente. Edward Hall insiste sur « le contexte de l'acte de communication : sans la connaissance du contexte dans lequel s'inscrit la parole de l'autre, je ne peux saisir qu'une part réduite de son message car les mots ne lui suffisent pas pour exprimer toutes les valeurs, l'expérience historique, les références culturelles que ce message sous-tend » (Sauquet, Vielajus, 2014).

Pour tout thérapeute travaillant avec les milieux migrants, il est primordial d'oser se dévoiler pour favoriser la rencontre. Comme le dit Maurizio Andolfi (2023), « le dévoilement de soi dans diverses circonstances thérapeutiques [permet] de réduire la distance, autant affective que hiérarchique, entre les familles immigrées et la culture dominante du pays d'accueil, [de] construire une alliance thérapeutique en allant les rencontrer au moins symboliquement dans leur pays d'origine ».